Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 7 (1961)

Heft: 2

Artikel: Le bonheur n'est pas un rêve

Autor: Secretan, Madeleine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849038

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouveauté

Madeleine SECRETAN

Editions ENEBÉ, Vevey

Le Bonheur n'est pas un rêve

Un roman que tous les jeunes devraient lire !

Bouleversant... actuel...

Une solution aux problèmes de la jeunesse insatisfaite, avide de jouir de la vie.

★ ★ ★

CHAPITRE PREMIER

— Combien vous dois-je, Monsieur ?

— Douze francs, Mademoiselle, s'il vous plaît.

— Combien ?

— Douze francs, s'il vous plaît.

— Vous dites ?

— Douze francs, Mademoiselle.

— Vous plaisantez !

— Mais... pas du tout ! La saison est courte, ici. Ne comparez pas avec la ville. Vous oubliez l'altitude : 1.800 mètres ! Il faut bien vivre tout le reste de l'année.

— Douze francs... répète la jeune fille, ahurie. Douze francs pour ce court trajet, de la gare jusqu'ici ! Vous abusez, Monsieur. A la plaine, actuellement, les taxis sont bon marché. Alors, pour ce prix, portez mes valises jusqu'au chalet, je vous en prie.

— Volontiers ! Et avec plaisir... Ce n'est pas souvent qu'il nous arrive de conduire de si jolies clientes...

— Je ne vous ai pas demandé d'appréciation sur ma personne, répond la voyageuse avec humeur.

Un imperceptible sourire se dessine sur ses lèvres.

Deux lourdes valises, posées au bord du chemin, prennent un bain de lumière et de soleil. D'un mouvement énergique, le jeune homme les empoigne. Derrière sa cliente, il gravit le sentier.

— Quel beau chalet ! Vous venez là pour longtemps ?

— Deux mois ; le temps des vacances...

— Deux mois... répète Alain Buchenel, rêveur. Pendant ces deux mois, peut-être que l'occasion...

— Merci, Monsieur. Je n'aurai plus besoin de vos services. Vos tarifs sont trop chers ! répond la jeune fille, les yeux rieurs et moqueurs, tout à la fois.

Ils arrivent sur une terrasse de pelouse. Une adolescente s'élance au-devant d'eux. Silhouette mince et gracieuse, cheveux noirs aux souples ondulations, elle incarne la grâce et la beauté. Elle a quinze ans, à peine. Ses yeux s'éclairent de joie. Elle s'écrie :

— Anticlia, Anticlia... Enfin !...

A l'ouïe de ce nom, le chauffeur de taxi sursaute. Il pose les valises sur le gazon. Il relève la tête. Il jette un regard d'intense étonnement sur la demoiselle qu'il vient de conduire de la gare jusque-là.

Il pâlit.

Il semble bouleversé.

Ses yeux noirs, perçants, observent le visage de sa cliente. Grand jeune homme, svelte, il paraît avoir vingt-quatre ans. Son air désabusé, laisse errer sur ses lèvres charnues un sourire moqueur et suffisant. Son teint hâlé, ses traits marqués, son maintien, apportent à l'ensemble de sa personne un certain charme, une élégance dont il est conscient et vaniteux. Mais, en cet instant, son assurance l'abandonne.

L'étudiante, oubliant la présence du chauffeur, répond à l'étreinte de sa sœur :

— Irène ! Me voici. Comment vas-tu ? Ta mine splendide répond pour toi. L'air des Grisons te convient ; je m'en aperçois. A mon tour d'y venir aussi. Quelle chance ! Deux mois ! Nous allons bien nous amuser ! Et les buts d'excursions ne manquent pas. Fantastique, ce pays!

Se tournant vers Alain Buchenel :

— Oh ! Pardon, Monsieur ; je vous oubliais. Il faut que je sorte mon porte-monnaie.

Tout en mettant à exécution ce quelle vient de dire, elle lève les yeux vers le chauffeur. Elle rencontre son regard scrutateur.

Elle fait un geste de la tête, ennuyée, pressée d'en finir.

Une silhouette masculine, débouchant de l'angle du

chalet, s'avance lentement, épiant la scène. Sur l'épais tapis de gazon, les pas du jeune homme ne font aucun bruit. Il parvient jusqu'à eux sans être remarqué.

— Alors, bonjour !

Les deux sœurs tressaillent. Elles se retournent brusquement.

Une lueur brille dans les yeux d'Anticlia ; elle s'exclame :

— Serge L'Ecuyer ! Salut ! On se retrouve sur les hauteurs !

Le porte-monnaie ouvert laisse glisser son contenu sur l'herbe.

— Quelle horreur ! s'écrie Anticlia, soudain troublée.

— Ne vous faites pas de souci : le terrain me paraît bon, ici, lance Buchenel, moqueur.

— Bonjour, Serge, dit Irène.

Nerveuse, Clia ajoute :

— Tu ferais bien de m'aider à ramasser mes sous !

— Voilà, Mademoiselle, dit le chauffeur, en vidant le contenu de sa main dans celle de l'étudiante. Je crois que tout y est.

— A moi de vous payer ! Vos tarifs comptent aussi le temps perdu pour ramasser l'argent que vos clients sèment ?

Buchenel rit :

— Non, Mademoiselle. Cela, je l'ai fait pour vos beaux yeux !

Irène sursaute ; indignée, elle s'écrie :

— S'il vous plaît, Monsieur ! Laissez ma sœur et ses beaux yeux ; ils ne sont pas pour vous !

— Ah ! tu le crois, petite tigresse, rétorque Alain, moitié rieur, moitié colère. Pourtant, s'il y en a un qui les mériterait...

Il n'achève pas.

Les joues en feu, Irène s'apprête à répondre. Clia l'en empêche en éclatant de rire :

— Vous êtes bon, Monsieur ! Ma pauvre Irène, nous perdons notre temps... Le climat d'ici n'est sûrement pas favorable aux méninges de certaines gens... Voilà votre dû Monsieur le chauffeur et ne vous attardez pas davantage.

Elle se tourne vers Serge L'Ecuyer ; elle lui jette un coup d'œil complice :

— Empoigne ces valises, veux-tu ? Et entrons vite.

Le jeune homme se hâte d'exécuter ce qu'on lui demande. Visiblement, il est heureux que cet entretien prenne fin.

Sans plus un mot, tous trois s'engouffrent dans le chalet. En fermant la porte derrière elle, Irène se retourne.

Le chauffeur de taxi s'en va lentement, l'air morne.

— Il boite, dit-elle. Dommage ! Sans cela, il ne serait pas si mal...

— Là ! Plus un mot sur cet imbécile, je t'en prie, ordonne sa sœur.

Serge regarde Anticlia. Ses yeux prennent une teinte chaude. Il ne dissimule pas les sentiments qu'il éprouve pour la jeune fille :

— Je voudrais savoir pourquoi il prétend mériter tes beaux yeux, Clia...

— Oh ! Serge. N'as-tu pas compris qu'il radotait !

Le jeune homme semble perplexe ; il répond et dans sa voix on perçoit une pointe d'irritation :

— Drôle, tout de même. Cela sent le mystère. Tu lui as tourné la tête, pas de doute.

— Bon ! D'accord... Un bon conseil à lui donner : la revisser et la mettre droite avant qu'elle ne tombe !

— Anticlia ! Je parle sérieusement et tu dis des bêtises. Connais-tu cet homme ? L'as-tu déjà vu ?

— Jamais.

— En es-tu sûre ?

— Tout à fait.

— Je te crois, conclut Serge en respirant profondément. Tu comprends... je me suis tellement réjoui de ton arrivée.

Clia lève vers son camarade un visage épanoui :

— Et moi ! Je ne tenais plus en place. Cette dernière semaine m'a paru interminable. La pensée que vous étiez déjà tous là-haut à vous rôtir au soleil... Insupportable ! Quelle idée géniale mes parents ont eue de louer un chalet si près du vôtre ! Je l'ai vue, votre maisonnette, pas loin, sur la route, n'est-ce pas ? Je l'ai tout de suite reconnue. Te souviens-tu ? Nous y étions venus un dimanche, il y a deux ans, je crois. Nous vous avions fait une courte visite. Il m'avait semblé tout neuf, à peine terminé, votre petit chalet. Je l'avais trouvé si joli, je l'avais admiré...

— Si bien admiré, que tu n'avais même pas remarqué ma présence...

— Que veux-tu ! J'étais encore une petite fille. Ne sois pas jaloux de mon ravissement pour votre mignonne demeure.

— Celui-ci rivalise en tous points avec le nôtre, ne trouves-tu pas ?

— Oh ! oui, s'exclame Irène, enthousiaste. Clia, as-tu remarqué cette grande galerie peinte en plusieurs couleurs, ces sapins, cette rocaille ?

— Non, je n'ai encore rien vu de tout cela.

Les yeux de Serge s'assombrissent.

Il ouvre la bouche ; un instant, il hésite. Il tourne la tête vers la fenêtre. Railleur, il dit :

— Naturellement, en montant le sentier, tu étais tout absorbée par ton chevalier servant.

Les joues de l'étudiante se colorent.

— Tais-toi ! s'écrie-t-elle, rieuse.

Elle s'élance vers l'escalier de bois qui monte à l'étage ; elle ajoute :

— Où est maman ? Il faut que j'aille l'embrasser...

De son côté, Alain Buchenel descend le sentier. Sur la route pierreuse, il retrouve sa voiture. La haute montagne se dresse devant lui ; les sommets sauvages se découpent dans le bleu du ciel. Complètement dénudés d'arbres, ils sont recouverts, à la base, d'une herbe courte, et les pics ne sont plus que de la roche grise.

M. S.